

Fabienne Swiatly

boire



Addictions



# Collection Additions

Du même auteur :

Gagner sa vie  
(La fosse aux ours, 2006)

Sans voix / Stimmlos  
(Editions en forêt / Verlag Im Wald, 2006)

Fabienne Swiatly

**boire**

(extrait)



À 13 ans, je bois ma première bière, une Kronenbourg en bouteille de verre -33 centilitres. Je bois au goulot comme cela se fait chez nous. Les verres, c'est pour les invités. Je n'aime pas particulièrement le goût amer de la bière, mais très vite je prends conscience de l'effet que cela produit dans mon corps. Surtout dans ma tête. Pour la première fois, je ne m'ennuie pas en famille, j'ai envie de rester avec eux, de parler avec eux. J'entre dans la bulle. Je suis en lien et l'ennui a disparu. Le même soir mon beau-frère me dit en souriant : tiens t'as le droit de boire maintenant ? Ses yeux me sourient.

Avec les copines du collège, je fréquente un bar dans le village d'à côté, Chez Titi. On nous sert des pastis grenadine, des perroquets, des rhums fraise, des pressions, sans se soucier de notre âge. Toute une bande à traîner-là. Les filles un peu plus jeunes que les garçons. Les mobylettes alignées dehors. Quelques-uns ont des voitures. Dans ce même bar, un dimanche, on joue aux dés à qui perd boit. Je perds et bois beaucoup, des mélanges terribles, lait au pastis, bière coca, chocolat rhum. Je m'écroule sur la banquette. Je vomis dans les toilettes. Un copain me ramène à la maison. Le patron lui dira plus tard qu'il ne veut plus me voir ici, que je ne tiens pas l'alcool.

Le mercredi après-midi, on boit de la bière dans les garages vides et humides de la cité d'Hagondange. On dit qu'on veut se barrer d'ici, que c'est une région de merde, qu'on ira en Inde pour fumer du shit, qu'on ne deviendra pas des vieux cons comme nos parents. On s'embrasse avec la langue, on raconte des conneries, on fume des Camel, des Boules d'or ou des Gitanes sans filtre. On va pisser régulièrement dans le terrain vague d'à côté, on y jette les bouteilles vides qui ne sont pas consignées. .

La nuit, dans les toilettes de l'internat, on boit du pastis pur. Une gorgée de pastis à même la bouteille, une gorgée d'eau à même le robinet. Assise autour de la cuvette des wc on fume, on ricane tout le temps, on aimerait pouvoir rejoindre les garçons dans l'autre bâtiment. On fait un boucan d'enfer et pourtant la surveillante dort. Le lendemain, au petit-déjeuner, on est encore ivre.

Discrètement, sous la table d'un café, on remplit nos verres avec de la bière achetée en grande surface. Parfois on se fait prendre et les serveurs furieux nous jettent immédiatement dehors. On s'en fout, on change de bar, on recommence le même manège. On n'a pas les moyens.

Dans les rues de Metz, on fait la manche. Dès que l'on a assez d'argent, on achète des bouteilles de bière au Monoprix que l'on boit à peine sortis du magasin. Des clochards, des marginaux viennent parfois s'asseoir avec nous. Quand on a fini de boire, on retourne à l'internat. Je m'endors sur un fauteuil du foyer devant la télévision. Les copines me disent que je ne tiens pas l'alcool.

La plupart du temps quand je bois, il ne se passe rien de particulier. Je traîne dans la rue, seule ou avec des copines. Pas assez d'argent pour rester dans les bars. Je marche la tête et le corps engourdis. Je n'ai pas l'impression de m'ennuyer.

À la sortie, d'une caserne, j'embrasse de force un jeune soldat. Il me repousse gentiment, ne dit rien, ne me regarde pas, poursuit son chemin en silence.

Parfois, en même temps que l'alcool, j'avale du Tranxène ou du Valium que je vole à ma mère. Défoncée, je m'endors en classe ou en salle d'étude. On ne me pose jamais de questions, je ne suis jamais punie. Personne ne semble rien remarquer.

Le dimanche, je traîne en chemise de nuit à la maison. Je dis que j'ai une indigestion ou que je suis grippée. J'essaie de vomir sans faire de bruit. L'après-midi, je regarde des téléfilms, assise dans un fauteuil pliant, à côté du lit de ma mère. Quand elle me propose une bière, je refuse toujours. Je préfère en boire une en douce dans la cuisine.

Mon frère m'apprend à décapsuler les canettes de bière avec une cuillère ou un briquet. Un de ces copains les décapsule avec les dents. C'est à l'armée qu'il a appris à faire ça.

Dans un bar, j'entends dire par un type accoudé au comptoir : un homme qui boit c'est moche, mais une femme c'est pire.

Je viens d'avoir 16 ans, lui en aura bientôt 30. Avant l'amour, il me fait boire du Pineau des Charentes que ses parents lui achètent pendant les vacances. Il dit quand tu as bu, tu es moins coincée. Et c'est vrai.

Dans une soirée où je ne connais pratiquement personne, je bois du Martini, du gin et du vin blanc. Certains se défoncent avec de l'éther. Je me réveille au matin couchée à côté d'un homme dont je ne connais pas le nom. Il me dit que j'ai été malade toute la nuit.

Pendant les vacances, totalement ivre, je veux me jeter dans la mer pour mourir. Le cuisinier d'un grand hôtel me repêche et me ramène chez mes amis. Le lendemain, je ne le reconnais même pas dans la rue.

Un copain m'offre une bouteille d'un whisky de très bonne qualité. Je lui trouve un étrange goût de caoutchouc brûlé. Je finis la bouteille en trois jours.

Puis je bois tous les jours. Jamais le matin, rarement le midi, mais tous les soirs. Je dis : je ne suis pas alcoolique mais ivrogne. Je suis la seule à saisir la différence. Je suis là seule à vouloir croire à une différence. Je ne suis jamais dans la nécessité de boire du vin en bouteille plastique.

Une image m'obsède, celle d'un homme affalé sur le trottoir à l'angle d'un Monoprix. Sa peau, ses lèvres, ses yeux, tout son corps saturé d'alcool. L'impression qu'un seul coup d'aiguille dans la peau bleue suffirait à faire jaillir du vin. Cet homme est plein comme une outre.

Seule, je me prépare des gins tonic ou des martinis dry. Je mets de la musique et je danse dans le salon. Je bois et je danse jusqu'à ce que quelque chose de triste, de pesant me rattrape, me ralentisse. Je m'affale dans le fauteuil. Je suis pleine.

Lourde d'alcool, je me couche sans me laver. Je m'endors vite en espérant ne pas être malade au réveil. Je me jure alors comme tous les ivrognes d'arrêter de boire dès demain.

Tenir deux jours, parfois une semaine. Recommencer.

Tout l'après-midi dans le salon, avec une amie, on boit du gin avec du citron. Les enfants jouent dans le couloir, réclament de temps en temps un gâteau ou d'ouvrir les boutons de leur pantalon pour aller aux toilettes. On se parle très près l'une de l'autre puis on constate qu'il fait sombre et frais dans la pièce. Les enfants ont allumé la télé. On n'a pas vu la nuit arriver.

Lui et moi nus sur le lit. On boit un blanc d'Alsace, très frais, en grignotant du fromage. Au caviste j'avais demandé un vin qui rend heureux.

J'aime garder longtemps sur la langue la toute première gorgée de whisky, endolorir mon palais avant d'avaler d'une traite. Sensation virile dans la bouche.

Sur la piste de danse, je me sens belle et désirable.  
Je bouge en me rapprochant des hommes qui me sourient.  
Plus tard, dans le miroir des toilettes, je vois un visage  
bouffi et transpirant, mal maquillé. Les yeux égarés.  
L'ivresse n'est supportable qu'avec d'autres enivrés.

Je porte une jupe très courte et je dors assommée  
par l'alcool de poire que mes amis m'ont servi  
généreusement. Quelques jours plus tard, ils me  
donnent en souriant la photo qu'ils ont prise de moi,  
endormie et affalée sur le canapé.

Je bois tous les jours. J'y pense tous les jours. Je voudrais m'arrêter. Je vérifie qu'il y a toujours quelque chose à boire à la maison. Dans les discussions, je minimise ma consommation. J'apprends à mentir.

Comme beaucoup de femmes, je bois à la maison, chez des amis, rarement seule dans les bistros.

J'aime boire vite. J'évite la bière fraîche qui ne peut pas se boire vite, les alcools trop sucrés qui écœurent avant d'enivrer. Immédiateté des alcools forts, l'ivresse commence dès la bouche.

Souvenir d'une chanson souvent chantée à la maison :  
bois, petit frère, bois! Laisse donc tes soucis à la maison.

Boire. Etre dominée par l'envie de, le besoin de, être dominée par. Pas de doutes, je ne choisis rien.

©fabienne swiatly - tous droits réservés  
*corrections: philippe toulon*

Attention, ce pdf présente seulement  
un extrait de 23 pages du livre de  
Fabienne Swiatly qui en comporte 100.



mars 2007

Fait à la main à TerreNoire,  
maison d'édition artisanale

Atelier ouvert au public:

10 rue du chariot d'or 69004 Lyon

[contact@editionsterrenoire](mailto:contact@editionsterrenoire)